

Marguerite GENÈS

et

Mathylde PEYRE

LEIS D'AMOR

(LES LOIS D'AMOUR)

UN ACTE EN VERS





19354
I-10.31

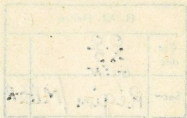
LEIS D'AMOR



B. M. Brive E		
Cot dec.	00 X5 GEN	
Secur	Région / MAGR	

Leis d'Amor - Chanson du Page.

Re-jou-is, toi, terre de courtoi-si-e,
Car la douceur, la grâce et la gai-té Pour leur sé-
jour, de-so-mais, l'ont choi-si-e. Que
le ba-ron qui n'aurait point ten-té jusqu'à ce jour,
de prouver sa no-bles-se Par ses bienfaits et
ses mâles ex-ploits, De s'illustrer, au plus vi-
te s'empresse, Puis que Guicharde attend pour faire un choix.





PRÉFACE

Deux poétesses limousines ont écrit *LEIS D'AMOR* (*Lois d'Amour*), cet acte en vers français qui met en scène Bertrand de Born, l'un de nos troubadours les plus puissamment originaux.

Le nom de Mademoiselle Marguerite Genès, musicographe et romaniste, est à jamais associé à celui de la renaissance littéraire à laquelle, dès le début, elle a participé de tout son talent et de tout son cœur. On lui doit des pièces de théâtre et des contes en langue limousine; elle a écrit de charmants et frais poèmes d'oc, comme celui où elle nous décrit ainsi le renouveau de la terre: « Des myriades de blanches étoiles — dans les prés s'épanouissaient — et nous n'en avons jamais tant vu — dans les plaines du ciel. »

Madame Mathilde Peyre, l'auteur des *HEURES SEREINES*, ravie en pleine jeunesse à la poésie et à l'art, avait fait de sa vie un poème où chantait un grand amour. Disparue une veille de Noël, en donnant le jour à son cinquième enfant, elle aima la Vie jusqu'à en mourir. Elle a crié à la Vie, dans un élan splendide:

- « J'aime et bénis tes voix diverses; je veux suivre
- « Tes appels langoureux, tes ordres les plus fous,
- « Car je sais qu'il est bon, car je sais qu'il est doux
- « D'offrir à ton frisson mon être, corps et âme,
- « Devrais-tu consumer cet être sous ta flamme. »

Soit seule, soit en collaboration, elle a composé quelques pièces de théâtre en vers, entre autres *LEIS D'AMOR*, qu'elle écrivit, avec Mademoiselle Genès, à l'occasion de la XVIII^e fête de l'Églantine, en 1911.

Cette année-là, cette fête fut célébrée à Brive pour la troisième fois. Fondée à Tulle, au XVI^e siècle, les Jeux floraux de l'Églantine durèrent jusqu'en 1640 et furent restaurés à la fin du XIX^e siècle.

Mademoiselle Genès et Madame Peyre ont utilisé, dans leur pièce, le thème de quelques chansons célèbres de Bertrand de Born, le fougueux poète qui a dit: « Nous, Limousins joyeux, par la folie nous vaincrons la sagesse; nous voulons qu'on donne et qu'on rie. »

La pièce est consacrée au différend d'amour et à la réconciliation de Bertrand de Born avec Mahaut de Turenne, vicomtesse

de Montignac. La venue de Guicharde de Beaujeu, nouvellement mariée au vicomte de Comborn, avait excité la susceptibilité de Mahaut, parce que Bertrand avait adressé à la nouvelle vicomtesse des vers de bienvenue; entre autres, une poésie débutant ainsi: « Ah! Limousin, franche terre courtoise... »

Le Limousin « franche terre courtoise », nulle appellation ne pouvait mieux convenir à cette contrée où naquit l'amour « courtois ». Comme nous l'avons dit à Aubusson, à l'occasion de la fête où l'on célébra la gloire des troubadours limousins, cet amour de cour, cet amour platonique, qui ne devait, en principe, s'adresser qu'à une femme mariée, à une châtelaine, était une sorte de flirt mystique, poétique et secret.

Dans la poésie des troubadours, l'amour devient un culte, une religion. L'aimée est une suzeraine et le service de celui qui la chante est un service de chevalerie. L'amour entre ainsi dans l'ordre féodal. Pour devenir le vassal de sa dame, le troubadour devait s'élever graduellement du rang de soupirant à celui de suppliant, puis du rang d'amoureux à celui d'amant. Ce dernier terme indiquait seulement l'acceptation par la dame aimée des hommages poétiques de celui qu'elle inspirait. La dame recevait de lui un serment de fidélité scellé ordinairement d'un baiser, le plus souvent le premier et le dernier.

La poésie des troubadours est d'une originalité profonde et sans modèle dans le monde gréco-latin. Née dans notre région limousine, elle est la fleur d'une société raffinée, où l'art égalait les poètes d'humble ou modeste origine aux plus grands seigneurs et aux rois. Nos troubadours ont inspiré Dante. Dante, ce disciple géant de Bernard de Ventadour, a, d'un coup d'ailes, porté jusqu'au Paradis sa poésie d'amour et l'idéale figure de Béatrix en est la rose immaculée. La gloire éternelle de nos troubadours, c'est d'avoir été les précurseurs de Dante qui épura et transfigura leur conception mystique de l'amour.

Bertrand de Born, né vers 1140, fut surtout renommé, de son temps, pour ses sirventés, poèmes de circonstance qui étaient d'irrésistibles chants de guerre. Dante a peint, dans des vers inoubliables de sa DIVINE COMÉDIE, cet ardent meneur de chevauchées guerrières qui se fit moine, comme Bernard de Ventadour, et, comme lui, mourut à l'Abbaye de Dalon, vers 1215. A cette date, un cierge brûlait à Limoges, pour le repos de son âme, devant le tombeau de saint Martial. Grâce à Mademoiselle Marguerite Genès et à Madame Mathilde Peyre, il revit dans

LEIS D'AMOR.

PAUL-LOUIS GRENIER.

LEIS D'AMOR ⁽¹⁾

PERSONNAGES

<i>Mahaut de Turenne, vicomtesse de Montignac</i>	Mlle Marguerite PRIOLO
<i>Tibor de Chalais</i>	— Mad. THIROUX DU PLESSIS
<i>Bertrand de Born</i>	M. Jean MARGERIT
<i>Papiol, jongleur de Bertrand de Born</i>	Mlle Hélène RAYNAL
<i>Guillaume de Tayllarand-Périgord, vicomte de Montignac</i>	X.
<i>Pages</i>	M. Maurice PRIOLO et M. Christian MALLET

La scène se passe en Saintonge, chez Tibor de Chalais, à la fin du XII^e siècle.

Une vaste salle rectangulaire, au sol dallé; elle est éclairée, à droite, par une verrière rosée dans laquelle s'ouvre un battant; plafond à poutrelles, cheminée monumentale en pierre; au fond, deux portes; coffres, armoires, sièges en bois sculpté; sur les sièges, coussins ronds en brocard; un métier à tapisser, table jonchée de roses; gerbes de roses dans des vases.

(1) Lois d'Amour.

SCENE PREMIERE

MAHAUT

(Feignant de travailler attentivement à sa tapisserie)

Mahaut de Montignac doute que sa présence
Vous attire en ces lieux; quelque autre circonstance,
Quelque intrigue à former aux dépens des Anglais
Conduit Bertrand de Born chez Tibor de Chalais?

BERTRAND, *s'inclinant*

Quand l'aube du printemps se lève et qu'elle éclaire
Le morne ciel d'hiver d'une tendre lumière,
Quand les vents, devenus caressants et flâneurs,
Se chargent des parfums qu'ils dérobent aux fleurs,
Quand le Nord, de son mieux, se méridionalise,
Que la Nature enfin sourit et s'humanise,
Obéissant lui-même au signal de l'amour,
Vers sa dame revient le courtois troubadour.

MAHAUT

Il en est qui devraient ne jamais reparaitre.

BERTRAND

(Reculant d'un pas et regardant Mahaut)

Mahaut!... Je ne vous comprends pas.

MAHAUT

Volage et traître,

Ces seuls mots, désormais, à votre souvenir
Monteront sur ma lèvre et je veux vous bannir
A jamais de mon seuil.

BERTRAND

Ma Dame, à ce supplice

Quel crime me condamne, et de quel sacrifice
Me faudra-t-il payer, aujourd'hui, la rançon
De mon bonheur passé?

MAHAUT, *vivement.*

Vous répondez, félon,

A mon attachement par une perfidie
Et vous vous étonnez que je vous congédie!
(Elle se lève, fait un pas vers Bertrand, et dit d'un ton contenu:)
La coutume voulant qu'en tout bien, tout honneur,
Ainsi que le vassal se lie à son seigneur,
Le troubadour se voue à quelque châtelaine,
Je devins votre amie et votre suzeraine,
Vous ayant préféré, vous, un simple baron...

BERTRAND, *fièrement*

Redouté par les rois...

MAHAUT

Au prince d'Aragon,
Au comte de Bretagne, à Raymond de Toulouse.

BERTRAND

J'ai rendu, pour vous plaire, une reine jalouse.

MAHAUT

Mais, désormais, vous n'êtes plus mon chevalier.
En dépit du serment qui vous avait lié,
Malgré les lois d'amour, au cœur des preux gravées,
Sinon sur parchemin avec soin conservées,
Et qui, vous le savez, commandent à l'amant
De ne jamais avoir qu'un seul attachement,
De ne chanter jamais que la dame choisie,
N'avez-vous point, baron, dans une poésie,
Célébré les attraits d'une autre que Mahaut?
Eh bien! vous vous taisez?

BERTRAND, *fièrement*

Je sais, dans un assaut

Offrir à l'adversaire un visage impassible
Et sans daigner le voir lui fournir une cible;
Sans nuls ménagements, j'ai rudoyé parfois
Dans un fier sirventés les princes et les rois;
Mais lorsque je vous vois, je change de visage
(avec tendresse)

Et je perds mon bon sens ainsi que mon courage.
Mon amour, non mes torts, cause mon embarras
Et je n'ai mérité, ma Dame, en aucun cas,
Que vous me témoigniez cette rigueur extrême.
Qui donc auprès de vous m'a desservi?

MAHAUT

Vous-même!

(Tirant un feuillet de son corsage)

Châtelain d'Autefort, vous protestez en vain;
De votre trahison la preuve est dans ma main;
(Geste de protestation de Bertrand)

Nierez-vous à présent?... Ah! votre félonie
S'est traduite en des vers frémissants d'harmonie
Et vous l'avez parée exquisement, c'est vrai;
Celle qui l'inspira peut vous en savoir gré.

(Nouveau geste de protestation de Bertrand)

Eh bien! rejoignez-la! Puisqu'il faut aux poètes
Toujours nouveaux lauriers et nouvelles conquêtes,

Guicharde de Comborn, qu'exaltent vos accents,
Tressera la couronne et brûlera l'encens;

(même jeu)

Mais votre orgueil sera comme ces jets de flamme,
Ces feux follets issus des marais...

BERTRAND

Mais, ma Dame...

MAHAUT

Et l'on se montrera du doigt, dans chaque cour,
Bertrand de Born, parjure aux douces lois d'amour.

BERTRAND

Du chant qui vous émeut, je ne fais point mystère :
Guicharde de Comborn était une étrangère
Qu'amenait parmi nous son époux, mon voisin,
Et je l'ai saluée au nom du Limousin.

MAHAUT

Fort tendrement, baron.

BERTRAND

C'est pure courtoisie.

MAHAUT

On délaisse aisément, selon sa fantaisie,
Pour un minois coquet l'amante d'autrefois.

BERTRAND

C'est l'hospitalité qui parlait par ma voix.

MAHAUT

Si je lisais tout haut devant vous ce message,
Nous verrions... mais mieux vaut déchirer cette page
Et rompre sans retard tous nos engagements.
(Elle déchire le feuillet et en disperse les morceaux)

BERTRAND

(s'avançant vivement vers Mahaut)

Je n'aime que vous, Dame, et je veux, si je mens,
Tourner bride et m'enfuir au fort d'une mêlée
Sans en avoir, un seul instant, l'âme troublée.

MAHAUT

Et si je crois un mot de ce beau serment-là,
Je veux que l'on me voie, un soir de grand gala,
En robe de droguet chez Raymond de Toulouse
Et que de mes atours chacune soit jalouse...

BERTRAND

Que je sois de la cour chassé par un valet
Et qu'insulté par lui je demeure muet,
Que je me montre enfin dans votre compagnie
Plus froid que ne peut l'être un corps privé de vie,
Si je n'aime pas mieux votre seul souvenir
Que les faveurs d'une autre.

MAHAUT

Et je dis, sans mentir,
Qu'avant d'avoir, messire, oublié votre offense,
D'un couard contrefait, sans esprit, sans naissance,
Je ferai volontiers mon chevalier servant.

BERTRAND

Mon successeur fût-il un roi...

MAHAUT

(se rasseyant et reprenant son ouvrage)

Dorénavant,
Puisque mon souvenir vous semble préférable
A tout ce qu'il existe ici-bas d'enviable,
Vous pourrez vous en contenter. Déjà, baron,
Vous avez perpétré plus d'une trahison,
Brouillé le roi de France et le roi d'Angleterre,
Armé, par intérêt, le fils contre le père...

BERTRAND, *fièrement*

J'ai défendu mes droits et ceux de mon pays
Et n'ai point ménagé nos communs ennemis,
Ni ma propre personne. Afin que l'Aquitaine,
Foulée aux pieds, traitée en esclave, reprenne
Son rôle glorieux, ses franchises, son rang,
Je hasarde mes biens et je verse mon sang.
Ce pays est le vôtre; et, fille des Turenne,
Vous devez partager, non condamner ma haine.

MAHAUT

S'il est, en d'autres cas, une excuse à vos torts,
Vous ne parviendrez pas, quels que soient vos efforts,
A vous justifier de ce dernier parjure;
Mais le blâme public vengera mon injure.
Si bien que vous chantiez, nulle dame, à présent,
Ne vous acceptera pour chevalier servant.

BERTRAND

Je sais que pour l'esprit, la beauté, l'élégance,
Le savoir, la finesse ainsi que la vaillance,
Nulle dame, il est vrai, ne se compare à vous;

Mais, puisque je ne puis fléchir votre courroux
Ni trouver nulle part quelqu'un qui vous égale,
Je ne veux plus avoir qu'une Dame idéale,
Jusqu'au jour où j'aurai conquis votre pardon.
A chacune de vous prenant son plus beau don,
Je vais me composer une amante parfaite.
Afin qu'elle ne soit ni sotte, ni muette,
J'emprunterai d'abord, ma Dame, à vos deux sœurs
Ce doux parler, cet air qui gagnent tous les cœurs;
De Tibor, il me faut la blonde chevelure;
Agnès me donnera sa gorge ferme et pure,
Cembelis, son corps souple et ses beaux yeux ardents,
Et la gente Audiart, son sourire et ses dents.

MAHAUT

N'oubliez pas Guicharde.

BERTRAND

A ma Dame nouvelle,
Je donnerai surtout un cœur tendre et fidèle.

MAHAUT, *dédaigneuse, se levant.*

Vos actes, sachez-le, ne m'intéressent plus.
Car nos engagements sont à jamais rompus.
Puisque la liberté, baron, vous est si chère,
Goûtez-la pleinement, vous l'avez tout entière.
Une Dame idéale et Dieu pour seul seigneur,
Voilà tout ce que peut tolérer votre humeur.

BERTRAND, *irrité*

Outré de tels propos, je change de langage
Et ne veux plus songer qu'à la guerre, au carnage.
Le luth qui fut brisé par votre blanche main
N'aura plus désormais que des cordes d'airain.

(Il sort brusquement)

SCENE II

MAHAUT, *seule*

Qu'il chante les combats! A son humeur hautaine,
Le doux parler sied moins que les clameurs de haine...
(Elle va se rasseoir et dit d'un ton pensif, après un léger silence):
Mais quel prix sa fierté donnait à son amour!
Que le guerrier prêtait de charme au troubadour!

SCENE III

Mahaut, Guillaume de Talleyrand-Périgord

GUILLAUME, *entrant en tenue de chasse*

Vive cette province et Tibor, notre hôtesse,
Qui nous a ménagé grand'chère et grand'liesse,
Et sème sous nos pas, sur la table, en tous lieux
Des roses à foison pour le plaisir des yeux!

(Allant vers Mahaut)

Mahaut, dans la forêt, votre époux vient d'abattre
Un chevreuil magnifique et rablé comme quatre
Qu'on servira demain.

MAHAUT

Quel vulgaire souci

Vous absorbe!

GUILLAUME

Pardon, un festin réussi

N'est pas chose vulgaire et le sort des batailles
Dépend, le plus souvent, de celui des ripailles.
Mais l'important pour vous, c'est toujours le dessert,
Et celui qu'entre tous vous aimez, c'est un air
Languissant de citole, une chanson subtile,
Pour les dames, le principal, c'est l'inutile.
Il manquait au festin, tantôt, un troubadour;
Mais notre ami Bertrand n'est-il pas de retour?

MAHAUT

Ne comptez pas sur lui pour égayer la fête.

GUILLAUME

A-t-il perdu la voix, subi quelque défaite?

MAHAUT

Non, mais s'il garde un peu de pudeur, de bon sens,
Il ne paraîtra pas dans nos cours, de longtemps.

GUILLAUME

Quel motif l'en exile?

MAHAUT

Une conduite indigne,

Vous ne l'ignorez pas.

GUILLAUME

Par le sang de la vigne!

J'oubliais vos griefs. Certes, Bertrand de Born
Eut tort de célébrer Guicharde de Comborn; (1)
Mais il va vous revoir, il obtiendra sa grâce
Et les nuages noirs au ciel bleu feront place.

(1) Lire et dire: « Bor » et « Combor ». Le « n » final des noms propres de langue d'oc ne se prononce pas.

MAHAUT

Je l'ai revu tantôt, mais pour rompre avec lui.

GUILLAUME

Une brouille entre vous! Encor nouvel ennui!

MAHAUT

J'ai répondu, comme il convient, à cette offense;
Il vous sied, maintenant, de prendre ma défense.
Quand m'outrage et m'afflige ainsi ce chevalier,
Vous ne sauriez vraiment rester son allié.

GUILLAUME

J'irais rompre un traité pour si mince aventure!

MAHAUT

Vous ne puniriez pas un semblable parjure!

GUILLAUME, *irrité*

Il ne vous suffit pas de troubler nos plaisirs,
Il faudrait immoler à vos moindres désirs
Nos plus chers intérêts! Mais contre l'Angleterre
Les chansons de Bertrand servent de ban de guerre;
De la lutte héroïque, il est l'âme et le chef,
Et je le renierais pour un pareil grief!
Quand le Nord fait peser sur nous sa tyrannie,
Il faut que l'Aquitaine entière soit unie.

MAHAUT

Pour un preux, l'intérêt ne vient qu'après l'honneur:
C'est pourquoi vous devez châtier l'offenseur.

GUILLAUME

Ce n'est donc point assez, quand souffle un vent d'orage,
De remettre d'aplomb la barque du ménage;
Et l'époux, ce gardien du bonheur conjugal,
Doit redresser les torts de l'amour idéal
Si celui-ci, parfois, néglige un peu son rôle?
Par Bacchus et Noé, ce serait vraiment drôle!

MAHAUT, *avec animation, se levant*

Non, car ce geste avec nos mœurs serait d'accord.
Si vous considérez le magnifique essor
Qu'il donne à la valeur comme à la poésie,
Cet amour délicat, fleur de la courtoisie,
Inspirateur fécond de beaux vers et d'exploits,
Vous seriez indigné d'une atteinte à ses lois.

GUILLAUME, *avec bonhomie*

Mon Dieu! chère Mahaut, nous connaissons l'antienne
Et jamais les époux de France et d'Aquitaine
N'ont condamné ces mœurs.

MAHAUT

Pourquoi le feraient-ils?

L'amour, de chevalier à dame, est sans périls
Et certes, nul époux n'en devrait prendre ombrage.

GUILLAUME

Nul mortel ne saurait lutter contre l'usage
Qui règle également nos droits et nos plaisirs;
Mais si l'époux ne s'offense point des soupirs,
Des chants et des aveux qui vont vers son épouse,
Si son autorité n'en peut être jalouse,
S'il se tient à l'écart de ces jeux, trouvez bon
Qu'il ne s'occupe pas des querelles.

MAHAUT

Pardon,

Messire, il faut savoir juger la différence...

GUILLAUME

Je ne suis point subtil.

MAHAUT

De l'éloge à l'offense.

Quand la dame reçoit des hommages nombreux,
L'époux doit être fier...

GUILLAUME

La dame l'est pour deux!

MAHAUT

Mais lorsqu'on se permet envers elle une injure...

GUILLAUME, *ironique*

Il doit à son honneur de venger le parjure?

MAHAUT

Sans doute.

GUILLAUME, *avec une feinte humilité*

Je ne puis. J'en suis vraiment confus.

Mais vous excuserez, je pense, ce refus.

Puisque pour les félons votre horreur est extrême,
Vous ne voudriez pas que j'en fusse un moi-même?

Or, sachez-le, j'ai fait, voici bientôt un an,

Un serment, ou plutôt un vœu. (*Avec emphase*) Le vœu du Paon.

Vainqueur dans un tournoi, j'eus, selon la coutume,

Les honneurs du festin; vous savez, je présume,
Qu'au son des instruments, avec solennité,
Au plus brave, en ce cas, la plus fière beauté,
Sert un paon revêtu de son riche plumage;
Exalté tout à coup par ce public hommage,
J'ai juré sur ce paon, devant trente barons,
De ne point désarmer, tant que nous subirons
Le joug de l'Angleterre et de rester fidèle
A la ligue formée en dernier lieu contre elle.
Pour donner à ce vœu plus de solidité,
J'ai même, en invoquant la Sainte Trinité,
Avant de me rasseoir, vidé trois fois mon verre.
Puis-je trahir Bertrand?

MAHAUT, *fâchée*

J'admire la manière
Dont vous vous dérobez; mais sans votre secours,
Je saurai me venger par l'arrêt de nos cours.
Attendez donc pour rompre avec votre complice
Que, sans vergogne, à votre tour, il vous trahisse.

SCENE IV

PAPIOL *entre, salue, et se tourne vers Guillaume*

Monseigneur, vos amis, Taillefer et Beynac,
Fort occupés tous deux à jouer au tric-trac,
Désireraient, d'un coup douteux, vous faire juge.

GUILLAUME

Le jeu, comme l'amour, cause bien du grabuge.
(*A Mahaut, d'un ton d'indulgente supériorité*)
Allons, ne prenez pas trop à cœur vos soucis,
Vous empoisonneriez les mets les plus exquis...
Heureusement, par des questions de toilette,
La douleur féminine est promptement distraite. (*Il sort*).

SCENE V

Mahaut, Papiol

PAPIOL, *apercevant Mahaut et faisant un pas vers elle*
Vicomtesse, je suis votre humble serviteur.

MAHAUT, *d'un ton hautain*

D'un troubadour félon vous êtes le jongleur
Et de sa trahison il vous fit l'interprète.
Dorénavant, ni le jongleur, ni le poète
N'existeront pour moi. (*Elle sort*).

SCENE VI

PAPIOL, *seul*

J'augure à ce discours

Que mon maître et Mahaut sont brouillés pour toujours.
Ainsi que sur son roc, à l'horizon, se dresse
Leur château féodal, hautaine forteresse,
De même, inaccessible, apparaît leur fierté.
Mais d'un tel désaccord je suis trop contristé
Et je désire trop le retour de ces heures
Qui s'écoulaient gaîment, jadis, dans leurs demeures
Pour ne pas m'efforcer de rétablir la paix.
De même qu'Autefort, Montignac est tout près
De mon petit castel; et ce bon voisinage
N'est certes pas sans me valoir maint avantage.

SCENE VII

Bertrand, Papiol

BERTRAND

Tu viens de voir Mahaut?

PAPIOL

Oui, maître.

BERTRAND

Elle t'a dit?

PAPIOL

Que nous sommes tous deux perdus dans son esprit.

(Bertrand s'assied et appuie sa tête sur sa main.

Papiol s'approche de lui)

Mais vous n'ignorez pas combien l'on exagère,
Comme on est du Midi quand on est en colère.
Eh! ne voyons-nous pas, chaque jour, qu'entre amants,
Tout aussi bien que les aveux et les serments,
Les reproches, la bouderie et l'anathème
Sont autant de façons de se dire: « Je t'aime »?

BERTRAND, *brusquement*

Resterais-tu, Papiol, auprès d'un troubadour
Qui renonçant, un jour d'amertume, à l'amour
Cesserait de rimer des chansons à sa belle
Et ne te confierait nul message pour elle?

PAPIOL, *gravement*

Pourrais-je demeurer auprès d'un tel seigneur
Sans que toute vertu s'affaiblisse en mon cœur?

Certes, l'amour courtois est le maître suprême,
Car pour plaire à la dame, accomplie elle-même,
Qui règne sur son cœur, il faut bien que le preux
Soit toujours plus parfait, toujours plus valeureux;
Et pour que le poète écrive un chant sublime,
Il faut aussi qu'un noble sentiment l'anime.
Privé de cet appui, le chevalier décroît,
Son courage faiblit et sa gloire décroît.

BERTRAND, *pensif*

Tu dis vrai. Donc s'il perd sa dame brune ou blonde,
Le troubadour devra se retirer du monde.
Mais je ne puis, laissant mon geste inachevé,
M'enfermer dans le cloître où je fus élevé.
Si Mahaut me bannit, mon pays me réclame
Et je dois, sans tarder, chercher une autre dame.

PAPIOL

Mieux vaudrait de Mahaut regagner la faveur.

BERTRAND

J'ai vainement tenté de fléchir sa rigueur.

PAPIOL

Pour conquérir une beauté de haut lignage,
Le plus fameux poète accomplit un long stage.
Songez-vous qu'en amour il est plusieurs degrés,
Malaisés à franchir, d'obstacles entourés?
On doit rester longtemps, l'oubliez-vous donc, maître,
Un soupirant discret et lointain avant d'être
Agréé pour amant; et, délaissant Mahaut,
Vous ambitionnez un servage nouveau?

BERTRAND

Mahaut me fuit. D'ailleurs cette épreuve a des charmes
Jusque dans ses rigueurs, jusque dans ses alarmes.
C'est l'aube de l'amour et le temps de l'espoir
Où l'on se sent heureux dès qu'on a pu se voir;
Où dans l'accent, dans le regard, dans le silence
L'amour inavoué parle avec éloquence,
Et le mystère abrite alors les amoureux
Comme un discret asile au fond d'un parc ombreux.

PAPIOL

Ces plaisirs séduiraient un esprit juvénile.
Mais un dévouement sûr plaît à l'âme virile.

BERTRAND

Pour suivre tes conseils, Papiol, je vais choisir

Une dame qui semble à la fois réunir
Les solides vertus, les attraits et la grâce,
La noblesse du cœur et celle de la race.

PAPIOL

On les trouve en Mahaut...

BERTRAND

Je parle de Tibor.

PAPIOL

Maître...

BERTRAND

Mahaut saura qu'on peut m'aimer encor.

*(Il va pour sortir. Avec un geste impérieux à Papiol
qui fait mine de le suivre :)*

Laisse-moi. *(Il sort).*

SCENE VIII

PAPIOL, *seul*

J'étais prêt à dénigrer la dame

Qui ne donne pourtant que peu de prise au blâme.
La fougue de mon maître a déjoué mon plan
Et l'intrigue s'embrouille ainsi qu'en un roman
Où sans cesse les pures amours sont troublées.

(S'asseyant)

D'ailleurs à ce débat trois femmes sont mêlées
Et pour nous perdre tous une seule a suffi.
Une autre a réparé le mal qu'Eve nous fit;
Mais, de la vierge sage ou de la vierge folle,
La femme jouera-t-elle un certain jour le rôle,
On ne sait, puisqu'elle a, dès le commencement,
Par curiosité, par simple amusement,
Troublé l'ordre établi. Son pouvoir est magique
Et brave en souriant la règle et la logique.
Elle peut rendre fou l'homme le plus sensé,
En prodigue, changer le plus intéressé;
Elle fait perdre au plus rusé toute prudence,
Au moins disert donne parfois de l'éloquence,
Rend humble l'orgueilleux et muet le bavard
Et redonne parfois ses vingt ans au vieillard.

(Se levant)

Que par elle d'ailleurs joie ou douleur nous vienne,
Nous adorons toujours cette magicienne.

(S'interrompant et regardant par la fenêtre.)

Que veut ce messenger qui surgit? Transmet-il
Une heureuse nouvelle ou l'avis d'un péril?

(Il sort)

SCENE IX

Bertrand et Tibor
(Ils entrent en causant)

TIBOR

Votre hommage, baron, me touche et j'en suis fière;
Mais puis-je, cependant, accueillir la prière
Qu'un instant de dépit, de fugace douleur
Inspire à votre lèvre et non à votre cœur?
Mahaut de Montignac est ma meilleure amie,
Et notre affection, chaque jour affermie,
M'inciterait plutôt, messire, en ce moment,
A raviver la foi du solennel serment
Qui depuis si longtemps vous lie à ma cousine,
Qu'à prolonger la lutte où votre orgueil s'obstine;
Car malgré ce qu'en dit votre sexe moqueur,
Le nôtre sait garder les promesses du cœur.

BERTRAND

Ce zèle généreux qui m'étonne et m'afflige
Se déploierait en vain. Puisque Mahaut m'inflige
Un dur congé, je veux moi-même la bannir
A jamais de mon cœur et de mon souvenir.

TIBOR

L'honneur seul vous dirait de lui rester fidèle;
Mais malgré les regrets qui vous sont venus d'elle
Et malgré la rancœur d'un moment de courroux,
Votre amour pour Mahaut vivra toujours en vous.

BERTRAND

Détrompez-vous, je rends, madame, avec usure
La haine ou l'amitié, le bienfait ou l'injure.

TIBOR

Mahaut vous tient rigueur, mais peut-on l'en blâmer?
Vous avez tout tenté, jadis, pour la charmer;
A la chanter, toujours votre lyre était prête;
Pour vous complaire, elle éloigna mainte conquête,
Et vous lui dérobez vos hommages.

BERTRAND

Pardon,

Mon chant n'impliquait pas un coupable abandon.

TIBOR, *doucement ironique*

Que vous connaissez mal, Bertrand, quoique poète,
Les éléments subtils dont le cœur et la tête
Des femmes sont pétris! Que vous connaissez mal
Le mystère charmant de l'amour idéal

Qui n'ayant que des mots, des chants pour viatique,
Ne peut se maintenir dans son ardeur mystique
Dès qu'un soupçon l'effleure.

BERTRAND

Et sur de vains soupçons,
Ce noble sentiment, qu'exaltaient mes chansons,
Mahaut brutalement me l'a ravi, madame.
Victime, après cela, de votre grandeur d'âme,
Devrai-je en ignorer désormais la douceur?

TIBOR

Non, car Mahaut pardonnera.

BERTRAND

Cette faveur,
Ce n'est plus d'elle, maintenant, que je l'implore.

TIBOR

Bertrand, vous chanterez son souvenir encore.
Il vous obsèdera. Comme un rayon vermeil
Survit à l'horizon quand y meurt le soleil,
Un reflet restera de vos amours passées,
De vos bonheurs d'antan.

BERTRAND

Elles sont effacées;
Je les renie, ainsi que de folles erreurs.

TIBOR

Vous n'en chasserez pas les fantômes berceurs.
Le bonheur d'autrefois contre vous les protège.

BERTRAND

J'éloignerai de moi cet importun cortège.

TIBOR, *avec une douce malice*

Montignac d'Autefort est bien proche voisin!
Votre cheval, tout seul, en prendra le chemin,
Et si Mahaut paraît à son balcon, sans doute,
Vous aurez quelque peine à continuer la route.

BERTRAND

Je ne me laisse point, étant bon cavalier,
Mener par mon cheval au milieu d'un guépier.

TIBOR

Les liens les plus forts, Bertrand, sont invisibles.
Vous les croyez rompus; ils sont indestructibles.

Si l'on est avec force uni par ceux du sang,
Celui que l'amour crée est encor plus puissant.
Dans votre cœur, j'aurai toujours une rivale.

BERTRAND

Ne la redoutez pas.

TIBOR, *plus bas*

Si sur votre front pâle
Sa main, câlinement, revenait se poser,
Ne voudriez-vous pas l'enchaîner d'un baiser?

BERTRAND

Je ne désire plus ces trompeuses caresses.

TIBOR, *de plus en plus insinuante*

Si sa voix murmurait les anciennes promesses
Et si ses yeux ardents se posaient sur vos yeux,
Ne frémiriez-vous pas?

BERTRAND

Des traits plus dangereux
S'émoussent chaque jour sur ma forte cuirasse.

TIBOR, *le regardant bien en face*

Et si quelqu'autre auprès de Mahaut vous remplace?

BERTRAND, *avec vivacité*

Il sera bien osé celui qui le fera
Et, sans beaucoup tarder, il s'en repentira.
Qu'il soit roi d'Angleterre, empereur d'Allemagne,
Qu'il égale Roland, Aymon ou Charlemagne,
S'il se présente un jour, ce hardi chevalier,
J'irai le provoquer en combat singulier.

TIBOR, *malicieusement*

Dans quel but? (*Embarras de Bertrand.*) Ah! ne dissimulez plus,
Votre regard dément ce que vous pourriez dire. [messire,
Votre geste de haine en songeant au rival
Prouve que vous restez, malgré tout, le vassal
De la belle Mahaut, et, tombant de sa fièvre,
Un seul mot de pardon détruirait votre fièvre.

BERTRAND

Ce mot, je n'irai pas de nouveau l'implorer.

TIBOR

L'amour n'a pas d'orgueil.

BERTRAND, *abattu*

Mais pourquoi me montrer, .
En usant pour cela d'un malin stratagème,
L'attachement secret que j'ignorais moi-même?
Pourquoi dresser toujours cet obstacle entre nous,
Quand je voudrais, Tibor, ne plus songer qu'à vous?

TIBOR, *avec émotion*

Pourquoi? C'est qu'avant tout votre gloire m'est chère.
Pour moi, vous n'êtes pas un chanteur ordinaire.
J'aime et j'admire en vous le zélé défenseur
De ma chère Aquitaine et son verbe vengeur.
Je veux vous épargner l'opprobre d'un parjure;
Je renonce, pour une joie intime et pure,
A l'éclat que vos chants auraient jeté sur moi.
Demeurez donc, Bertrand, fidèle à votre foi,
Et Mahaut vous rendra bientôt ses bonnes grâces
Si mes soins dévoués peuvent être efficaces.

BERTRAND

Plus je découvre en vous d'aimables qualités,
Tibor, plus mes regrets s'en trouvent augmentés;
Mais vous me réduisez, par votre résistance,
A ne plus vous parler que de reconnaissance.
Puisque d'être agréé par vous je perds l'espoir
Et que vous me montrez, vous-même, mon devoir,
Je reprendrai ma vie errante d'homme d'armes.
Opposant aux chagrins d'amour d'autres alarmes,
J'irai dans cent combats vaincre mes ennemis
Et si, dans l'avenir, le retour m'est permis,
Alors, chargé de mes lauriers, fort de ma gloire,
Afin de remporter la suprême victoire,
Je viendrai déposer l'héroïque moisson
Aux genoux de Mahaut pour prix de mon pardon.

(*Il sort*)

SCENE X

TIBOR, *seule, d'un ton mélancolique*

Il me regrette moins que je ne le regrette.
Le seul dont il m'eût plu de faire la conquête,
C'est cet homme intrépide, ardent et génial.
Mais, hélas! sans commettre un acte déloyal,
Je ne puis m'attacher celui que je préfère.
Entre nous le devoir élève une barrière.
A travers cet obstacle, échangeons seulement
Un regard amical, un encouragement
Et poursuivons tous deux bravement notre route.

SCENE XI

Tibor, Guillaume

GUILLAUME, *entrant, un menu à la main*
Je veux vous dire, sans retard, combien je goûte
Le menu savoureux qui nous attend ce soir
Et que tantôt votre maître-queux m'a fait voir.

TIBOR

Venant d'un fin gourmet, ce compliment me flatte.

GUILLAUME

Mahaut ordonne et prend ses repas à la hâte.
Le beau rôle d'hôtesse est par vous mieux tenu,
(Montrant le papier qu'il tient à la main)
D'avance on se délecte en lisant ce menu:

(Lisant)

Chapons aux prunes de Damas... potage aux cygnes...
Faisans rôtis (quatre par plat)... Ces mets sont dignes...

TIBOR, *souriant*

De vous...

GUILLAUME

D'un roi... gourmand...

(Reprenant sa lecture)

Perdreaux... Poussins farcis..

Petits oiseaux à la dodine... agneaux rôtis...
Ce dernier mets pourtant me paraît un peu fade
S'il n'est assaisonné d'une bonne poivrade.

TIBOR, *arrangeant des fleurs dans un vase*

Il le sera...

GUILLAUME

Pâtés de paon... Et pour dessert,
Des vaisseaux en nougat flottant sur une mer
De gelée... Un château fait d'amandes dorées...
Des tartes, d'angélique et d'anis décorées...
Confitures... Passons... à l'issue, ypocras;
Entre chaque service, oranges et cédrats...
La recherche, chez vous, se joint à l'abondance.

TIBOR

L'estime des gourmets me sert de récompense.

GUILLAUME, *avec satisfaction*

Oui, l'on doit préférer aux autres commensaux
Les convives qu'on sait experts en bons morceaux.
Même à table, on voit des figurants. Un poète,
Cela ne dîne pas, cela fait la dinette;

Et je crois que jamais cet étrange rêveur
N'a dû trouver aux mets leur réelle saveur:
S'il reçut bon accueil de la dame choisie,
Le brouet noir lui paraîtra de l'ambroisie;
Mais s'il fut mal reçu, s'il a le cœur dolent,
Il prend pour un moineau le plus gras ortolan.

TIBOR, *légèrement ironique*

On peut en convenir sans leur jeter un blâme:
Guillaume de la Tour, mort d'amour pour sa dame,
Le doux Joffroy Rudel, le fol Pierre Vidal
Prisaient peu les festins.

GUILLAUME

A propos de Vidal,
Dame, que pensez-vous du vicomte Barral
Implorant de sa femme, Azalaïs, la grâce
De ce rimeur qui, certain jour, poussa l'audace
Jusqu'à prendre à la dame endormie un baiser?
Barral eut-il raison de rire et d'apaiser
La fière Azalaïs?

TIBOR

Un tel acte proclame
L'esprit de ce seigneur, la vertu de sa femme.

GUILLAUME

Si nous ne savions pas quel sentiment d'honneur
Et quel noble idéal abrite votre cœur,
Nous ne souffririons pas le tendre vasselage
Si cher aux troubadours. Nous rendons témoignage
En faveur de vos mœurs, de votre dignité
Quand nous vous accordons semblable liberté...
Mais pardon... Il est temps que j'aille à la cuisine,
Où d'un pâté de foie à la périgourdine
Je tiens à surveiller moi-même les apprêts.
Car chez nous, mieux qu'ailleurs, on prépare ce mets.
Gente dame, à bientôt. (*Il sort*).

SCENE XII

TIBOR *seule, réfléchissant*

Non, jamais au poète,
En aucun temps, si large place ne fut faite.
Mais quand l'homme fut-il plus épris d'idéal,
Plus plein d'élan que dans le monde féodal?
Croisades, gai savoir, chevalerie, églises
Qui montez vers l'azur, et vous, fières devises,
Vous direz de ce temps l'enthousiasme fécond
Et comment la clarté qu'il fit à l'horizon
A des siècles futurs illuminé la route...

SCENE XIII

Tibor, Mahaut

MAHAUT, *entrant*

Un malaise léger va me priver sans doute
Du plaisir de souper ce soir avec vous tous
Et je viens m'excuser, Tibor, auprès de vous.

TIBOR, *affectueusement*

Le festin sera triste sans vous; mais à l'aide
De quelque cordial, de quelque prompt remède,
Ne pourriez-vous chasser ce malaise fâcheux?

MAHAUT

J'en doute.

TIBOR

Vos regards ont un éclat fiévreux...
Je tiens de mon aïeule une bonne recette;
Essayez-en, Mahaut; c'est une poudre faite
De roses, de corail et de sang de dragon,
D'un effet merveilleux.

MAHAUT, *distracte*

Ce doit être très bon.

TIBOR

Quelque ennui n'a-t-il pas causé votre souffrance?

MAHAUT

Je l'ignore.

TIBOR, *d'un ton de reproche amical*
N'ai-je plus votre confiance?

MAHAUT, *radoucie*

Je n'ai jamais douté de vous, chère Tibor

TIBOR

Oh! combien vous seriez plus convaincue encor
Si dans mon cœur, en ce moment, vous pouviez lire,
Qu'une tendre amitié me soutient et m'inspire
Alors même que je m'oppose à vos desseins.

MAHAUT, *rassemblant ses écheveaux de laine,*
De grâce et de bonté vos propos sont empreints;
Mais on peut, avec l'intention la plus pure,
Se tromper gravement...

TIBOR

C'est ainsi, j'en suis sûre,
Que la belle Mahaut et son ami Bertrand,

L'une étant trop sensible et l'autre, trop galant,
Sans le vouloir, sans y songer, quoiqu'ils s'adorent,
Sont désunis par un différend qu'ils déplorent.

MAHAUT

Je ne puis pardonner au félon sans trahir
Les lois des cours d'amour.

TIBOR

Un tendre repentir
Rachète bien sans doute un moment de faiblesse;
Et si Bertrand de Born vous conjure et vous presse
D'oublier le passé, nul ne peut vous blâmer
D'écouter son appel.

MAHAUT

J'ai cessé de l'aimer.

TIBOR, *incrédule, avec mélancolie*

Ce troubadour n'est point parmi ceux dont la perte
Nous laisse indifférents.

MAHAUT

Moi le regretter? Certe,
Après ce qu'il a fait, j'ai lieu de le haïr.

TIBOR, *lui prenant les mains*

Orgueilleuse! pourquoi s'obstiner à souffrir?

MAHAUT, *blessée, essayant de se dégager*

Qui vous fait supposer que je souffre, madame?

TIBOR

Une femme ne peut se cacher d'une femme.
Vous verrais-je pâlir et rougir tour à tour
Au seul nom du célèbre et vaillant troubadour
Si pour lui votre affection était bien morte?

MAHAUT, *irritée*

Qu'elle le soit ou non, Tibor, que vous importe?

TIBOR

Si, comme vous Mahaut, on a su conquérir
Une affection pure, il ne faut pas flétrir
Dans un geste nerveux cette fleur embaumée
Dont notre vie est exquisement parfumée.

MAHAUT, *hésitant*

Mais il faudrait savoir tout d'abord si Bertrand
Songe encore à Mahaut et s'il est repentant.



TIBOR, *avec enjouement*

Vous le boudiez par une ruse de coquette,
Pour l'obliger à refaire votre conquête.
« Ce que je ne puis plus murmurer à Mahaut,
« Mes actes et mes chants le lui diront bien haut »,
M'a confié Bertrand, « et si je me surpasse,
Ce sera ma façon de lui demander grâce. »
Ah! vous vous défendez en vain de le pleurer;
N'étiez-vous pas, Mahaut, fière de l'inspirer?
Votre rôle était beau.

MAHAUT

Quelle fragile gloire!

TIBOR

Et vous le reprendrez pour que dans notre histoire
Votre nom soit inscrit à côté de son nom.

MAHAUT

Il faudrait pour cela...

TIBOR

Rien qu'un mot de pardon.

MAHAUT

Il faudrait arracher à son œuvre une page.

TIBOR

Ou tourner le feuillet.

(On entend une voix qui chante dans le lointain)

« Réjouis-toi, terre de courtoisie,
« Car la douceur, la grâce et la gaieté
« Pour leur séjour désormais t'ont choisie. »

MAHAUT, *qui a ouvert la partie mobile de la verrière
et qui a prêté l'oreille*

Entendez-vous ce page

Qui fredonne là-bas?

TIBOR

Qu'importe sa chanson!

MAHAUT, *avec une amère ironie*

Tandis que vous tentez d'excuser le félon,
Comme un écho moqueur, cette voix me répète
La chanson que Bertrand pour ma rivale a faite.

(Le page s'éloigne en chantant:)

« Que le baron qui n'aurait point tenté
« Jusqu'à ce jour de prouver sa noblesse
« Par des bienfaits ou de mâles exploits
« De s'illustrer au plus vite s'empresse
« Puisque Guichardé attend pour faire un choix ».

TIBOR

Ce futile incident...

MAHAUT

Prouve que le passé,
Malgré tous nos efforts, ne peut être effacé.

TIBOR

Donc une erreur légère, un moment de faiblesse,
Ne sauraient effacer un passé de tendresse,
D'enthousiasme, de gloire, et supprimer les droits
Réels d'un chevalier qui subit de longs mois
D'attente et de servage et fit tout pour vous plaire.

MAHAUT

Qui pardonne trop vite encourage à mal faire.

TIBOR

Vous souvient-il, Mahaut, qu'assiégé par Richard
Et voyant d'Autefort crouler le vieux rempart,
Bertrand offrit sa vie à son rude adversaire
Afin de racheter ses compagnons de guerre?
Lorsqu'il fit preuve ainsi de générosité,
Avec rigueur doit-il lui-même être traité?

SCENE XIV

Les mêmes; Bertrand

BERTRAND *entre et salue et s'adresse avec tristesse à Tibor*
Recevez mes adieux, aimable vicomtesse,
Je voulais par un chant saluer mon hôtesse,
Mais je suis assailli d'épreuves, de chagrins,
Et mon luth se refuse aux gracieux refrains.
Tandis que nous luttions, j'ai vu mourir naguère,
Entre mes bras, le meilleur prince de la terre
Et le plus valeureux, cet Henri Court-Mantel
Pour lequel j'éprouvais un amour fraternel;
Et, lorsque d'un tel coup mon âme encor résonne,
Loin de me consoler, ma Dame m'abandonne.
Malgré votre bonté, je franchis votre seuil
Avec l'accablement que cause un double deuil.

TIBOR, *affectueusement*

Bertrand, le bon lutteur doit prendre sa revanche.
Relevez donc ce front qui tristement se penche.
Tout se conjure contre vous et vous souffrez

Et vous vous sentez las, mais, quand même, espérez.
L'amour peut effacer en un jour, en une heure
Tous les troubles mauvais dont parfois il effleure
Les cœurs vraiment épris, et sait faire germer
Un suave bonheur sur la douleur d'aimer.

BERTRAND

Je crains que votre ardeur à me servir soit vaine
Et que nul mot d'espoir n'adoucisse ma peine.
Ma Dame ne veut pas exaucer mes désirs;
Mais je pourrai trouver dans mes chers souvenirs
Un reste de bonheur. Sur la sombre existence
Qui m'attend désormais et dès ce jour commence,
Eux seuls projetteront un pur rayonnement.

MAHAUT, *s'approchant, très digne*

Saurez-vous les garder toujours pieusement?
Malgré notre rupture, il me serait pénible
De les voir profaner.

BERTRAND, *avec feu*

Si vous croyez possible
Que je tombe dans de pareils égarements,
C'est que vous connaissez bien peu mes sentiments.
Dame, ces souvenirs doux et mélancoliques
Resteront dans mon cœur ainsi que des reliques.

TIBOR, *à Mahaut*

Soyez bonne, Mahaut, puisqu'il est repentant.
Et rendez-lui la joie et la fierté d'antan.

MAHAUT, *ironique*

Mais je lui ferais perdre ainsi tout le mérite
Que pourrait lui valoir sa nouvelle conduite.

TIBOR

Ces chants que nous aimons, Mahaut, rendez-les nous,
Vous qui les inspirez.

BERTRAND, *à Mahaut*

Ma Dame, loin de vous
Je suis comme l'oiseau dont l'hiver raidit l'aile
Et dont la voix soudain devient rauque et rebelle;
Comme le nautonnier, seul dans l'immensité,
Par l'ouragan fatal au hasard emporté,
Et qui n'aperçoit plus l'étoile secourable,
Comme le papillon dans un désert de sable
Cherchant en vain la rose où reposer son vol,
Comme l'aigle qu'une blessure rive au sol,
Et qui git, impuissant à regagner son aire...

SCENE XV

Les mêmes, Papiol

PAPIOL, *troublé, entrant brusquement et s'adressant à Bertrand*
Un courrier vous prévient que le roi d'Angleterre
Marche vers Autefort afin de l'assiéger.
Vous pouvez, monseigneur, conjurer le danger,
Mais il faut vous hâter de regagner la place.

BERTRAND

Allons! ce nouveau coup complète ma disgrâce!

PAPIOL

Dois-je donner l'alarme à tous nos compagnons
Et l'ordre de départ?

BERTRAND

Va, mon brave, partons.

SCENE XVI

Les mêmes et Guillaume

GUILLAUME

Soit, partons! Je vous suis. Si le roi d'Angleterre
S'emparait d'Autefort, il ne tarderait guère
A m'assiéger. Pourtant, il est dur de quitter
Le festin qui nous attendait, sans y goûter.
Tel Guilhem de Toulouse, au pied de l'autel même,
Laissant, pour courir au combat, celle qu'il aime,
Tels nous abandonnons la table mise. Allez,
Vous me paierez ce dîner cher, maudits Anglais!
Nous vous affamerons!

BERTRAND

Bon projet!

GUILLAUME à Bertrand

De nos plaines,
Il faut faire un désert: bétail, fourrage, graines
Cachons tout dans nos murs. L'Anglais aux longues dents
S'éloignera bientôt... Je vais hâter mes gens.

(*Il sort*).

SCENE XVII

Les mêmes, moins Guillaume

TIBOR, *affectueusement à Bertrand*

Mes vœux vous font escorte et, je vous le répète,
Toujours à vous servir vous me trouverez prête.
Dieu vous garde, Bertrand!

BERTRAND, *baisant la main de Tibor*

Merci, noble Tibor,

J'avais besoin d'entendre un mot de réconfort.

(*Il va pour sortir, hésite et revient vers Mahaut*)

Mahaut, c'est un proscrit qui vous prie à cette heure.

Vous savez quel danger menace ma demeure

Où coulèrent des jours qui me furent si doux.

Pour la défendre mieux, aujourd'hui, c'est à vous

Que je viens demander le secours qui ranime.

Rien ne nous rend plus fort que le bonheur intime.

Je n'ose plus, hélas! implorer mon pardon.

Mais l'amant éprouvé, que vous croyez félon,

Tenait de vous force et génie. En sa détresse,

Allez-vous le priver de l'exquise tendresse

Qui jadis inspirait ses gestes et ses chants?

TIBOR à Mahaut

Pouvez-vous repousser des appels si touchants?

BERTRAND, *s'adressant toujours à Mahaut*

Avant de regagner mon château, mes tours sombres,

Qui peut-être demain ne seront que décombres

Et m'enseveliront sous leurs fumants débris,

Puisque jamais, vivant, un des miens ne fut pris,

De celle qui pour moi fut si bonne naguère,

Et, malgré ses dédains, me demeure si chère,

Ne pourrai-je emporter, au moins, un mot d'espoir?

MAHAUT, *lui tendant la main*

Par vos malheurs, Bertrand, je me laisse émouvoir.

On ressent tous les coups qui frappent ceux qu'on aime,

Et lorsqu'on les châtie, on se meurtrit soi-même.

Ma rigueur me coûtait; et, malgré nos adieux,

Je me sens plus sereine et le cœur plus joyeux

En vous tendant la main.

(*Tibor va s'asseoir au métier*)

BERTRAND, *avec joie*

Bienheureuse infortune

Qui désarme, chère Mahaut, votre rancune!

Vous venez de me rendre, avec votre faveur,

Le courage et l'espoir qui font l'homme vainqueur.

Mais, près de vous quitter, j'implore davantage.

De votre cher pardon, accordez-moi ce gage:

Un baiser.

MAHAUT, *surprise et presque offensée*

Oh!... Bertrand!

BERTRAND

Pour m'aider à lutter
Contre tous les périls que je dois affronter,
Pour qu'à votre pardon je puisse vraiment croire,
Donnez-moi ce baiser! (*Avec éclat*) J'en ferai de la gloire!

MAHAUT, *troublée*

Nos lois, vous le savez, n'en permettent qu'un seul
Et je vous l'ai donné, jadis, sous le tilleul
Où tremblaient les lueurs des premières étoiles.

BERTRAND

Et vous avez frémi sous la blancheur des voiles.
Renouvelez pour moi cet instant idéal
Avant l'adieu cruel et le départ fatal,
Peut-être sans retour!

MAHAUT

Oui, Bertrand, l'heure est grave;
C'est pourquoi notre cœur ne doit pas être esclave
D'un désir qui transgresserait les lois d'amour.
Ce baiser défendu ne serait-il pas lourd
A nos lèvres? Il ôterait toute puissance
Aux vœux que je ferais pour vous en votre absence;
Il paralyserait vos élans d'un remords.
Les cœurs purs, voyez-vous, sont les cœurs les plus forts.
Dans le danger, il faut que l'âme soit sereine
Et que la volupté...

BERTRAND

Ma gente suzeraine,
Le baiser de l'adieu, le baiser du pardon
Ne flétrit nulle lèvre et ne souille aucun front.

TIBOR, *se levant et passant entre Bertrand et Mahaut*
Elle a raison, car les lois d'amour sont formelles
Et ne peuvent rester bienfaisantes et belles
Que si, d'un même accord, dames et troubadours
A leurs sages arrêts obéissent toujours.

BERTRAND

Mais puisque le vainqueur d'un tournoi, d'une joute
Est payé d'un baiser, si je mets en déroute
Anglais et Brabançons, ne pourrai-je aspirer
A semblable faveur? Mahaut, puis-je espérer
Que vous accorderez alors à ma vaillance
Cette enivrante et glorieuse récompense?

MAHAUT

En ce cas, je pourrai vous l'accorder, je crois,
Sans rougir, devant tous barons, dames et rois.

BERTRAND, *avec véhémence*

Ah! je puis tout braver! Que le roi d'Angleterre
Entende retentir au loin mon cri de guerre!

(Tirant son épée)

Pour ma dame et pour l'Aquitaine, avec transport,
Je suis prêt à combattre, à chanter: Haut et fort!

RIDEAU

NOTA. — On peut, à la représentation, supprimer les scènes III, IV, XI, XII et XVI; la scène V (qui devient alors la scène III) commence ainsi:

SCENE III

Mahaut, Papiol

PAPIOL, *feuilleter un manuscrit:*

Chanterai-je ce soir ce sirventés?... Peut-être
Celui-ci plairait plus... Consultons notre maître...

(Apercevant Mahaut et faisant un pas vers elle)

Vicomtesse, je suis votre humble serviteur...

Etc.



